

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Depuis huit jours on s'est mis sérieusement à refaire ses malles et à dire adieu aux plages et aux villes d'eaux. L'ouverture de la chasse n'appelle-t-elle pas, de tous les côtés, les maîtres de maison au logis, les chasseurs à la plaine ?

Ceux-là se préparent à recevoir. Il faut mettre l'habitation en ordre, veiller avec sollicitude au confortable des chambres d'amis, être en mesure, pour tout dire, de suivre dignement les aimables lois de l'hospitalité.

Les chasseurs, de leur côté, passent en revue leur toilette, qui doit être avant tout simple et commode pour n'entraver aucun mouvement ; ils visitent avec soin, avec minutie même, leurs armes, de qui dépendent le succès de l'entreprise et leur réputation de bon tireur. — Adieu succulents pâtés, salmis appétissants, civets réconfortants et rôtis délicats, si les coups visés viennent à rater ! Un carnier vide désole la maîtresse de maison, change la disposition d'un menu et fait le désespoir du cuisinier : car celui-ci, pour n'être pas un Vatel capable de se tuer faute du plat attendu, n'en a pas moins une réputation à sauvegarder.

Enfin, la vie du monde élégant a changé de face : les plaisirs champêtres en occupent et en absorbent tous les loisirs maintenant. Chasse, vendanges, belles promenades, excursions, douces relations de voisinage, tout cela donne au cœur et à l'esprit un calme plein de douceur et de charme, qui fait oublier bien vite le brouhaha des villes. Aussi, la toilette ne tenant plus qu'une place très-restreinte dans la vie de gens à ce point accaparés, la mode y perd-elle une bonne partie de ses droits.

Paris seul est l'endroit du monde où l'empire de la mode ne subit aucun abandon. A cette époque surtout de l'année, fabricants, couturières, modistes, lingères, tous travaillent à préparer

les nouveautés en étoffes, vêtements et coiffures que la saison prochaine verra éclore.

Nous pouvons, dès maintenant, déclarer que les étoffes lourdes et riches seront favorites ; que les galons brodés, les dentelles, les effilés, les passementeries constitueront la majorité des garnitures à employer ; que la forme du costume sera peu compliquée et plate, conséquence logique de ce qui précède, car de

belles étoffes exigent des garnitures peu nombreuses et plates dans tous les cas.

Nous savons également qu'on apporte déjà des modifications sensibles dans la coupe des corsages, mais nous n'en informons nos lectrices que lorsque nos renseignements seront tout à fait complets.

Les tuniques et les polonaises se font de plus en plus longues ; elles envahissent tellement la jupe, que la garniture de celle-ci ne doit plus comporter que de 25 à 30 centimètres de hauteur. Cette disposition, qui est actuellement déjà un fait accompli, sera maintenue par les COUTURIÈRES, — nous pouvons le préjuger presque infailliblement, — durant la saison prochaine.



P. N° 325. — COSTUME DE JARDIN.

patronnent particulièrement, parmi ces derniers, les formes toque, *Pifferaro* et *Marie-Amélie*, qu'elles bordent et garnissent de velours et de plumes de coq. Ces plumes, très-fines, sont parfois entremêlées de plumes jaunes ou blanches. Le lophophore est également très-employé. Ainsi garni, le chapeau de feutre vous conduit jusqu'aux grands froids, à l'époque desquels le velours règne sans partage.

Disons, en passant, que le chapeau à passe de feutre et fond mou en faille, surah, épingline ou velours, sera très-élégant ;

Le chapeau de paille noire et marron foncé peut se porter fort avant dans l'arrière-automne ; mais les femmes très-élégantes qui aiment à remplacer leurs coiffures au commencement de toutes les saisons adoptent le chapeau de feutre dès le mois de septembre.

NOS MODISTES parisiennes

nous le croyons, du moins. Les nouveautés, en fait de modes, se reportent en effet presque toujours d'une saison sur l'autre et le genre actuel, — passe de paille et fond mou en gaze, — a été trop bien accueilli cet été pour qu'il n'en soit pas ainsi.

LES LINGÈRES, nous ne savons pourquoi, ne nous donnent rien de nouveau; les éléments, cependant, ne leur manquent pas. Belles dentelles, broderies magnifiques, elles peuvent tout employer, puisqu'aujourd'hui on ouvre les corsages et qu'on porte des manches larges et presque courtes.

Nous citerons cependant un amour de petit bonnet, genre pouff, en organdi très-fin et couvert de broderies de toutes couleurs avec des guirlandes de fleurs jardinière, chef-d'œuvre de goût et de travail.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 325.

TOILETTE DE JARDIN. — Costume en toile zéphir à rayures rouges sur fond écru. — Jupons à traîne, entourés d'un volant froncé dont la tête est formée par un ruché en linon bleu sombre. — Tunique assez longue devant, drapée en tablier jusque derrière où elle est plus courte. Une écharpe en linon bleu soutient cette partie et ses deux bouts croisés se perdent en dessous. Poche en linon bleu terminée par un nœud de ruban. Un volant écru, brodé de rouge et de bleu, forme dentelle sur le bord inférieur de la tunique. — Veston demi-ajusté, encadré d'un volant brodé comme le précédent. Manches en écru uni, terminées par un parement simple et un nœud de ruban. — Lingerie ruchée. — Chapeau paillason, garni dessus de gaze bleue, et derrière d'un cache-peigne de coquelicots.

G. N° 662.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE VOYAGE. — 1. Costume en foulard à rayures noires et petit quadrillé marron. (Même modèle, vu de dos, que celui de la 2^e figurine de la gravure coloriée n° 1348.) — Jupons à traîne, entourés d'un volant et d'un bouillon à deux têtes. — La polonaise est ornée, sur le côté du corsage, d'écharpes de foulard uni, dont les drapés sont fixés sur le devant par des boutons; ces écharpes, rasant les hanches, vont se croiser au milieu derrière sous une traverse en foulard quadrillé, pour envelopper la polonaise et se perdre sous elle. — Lingerie plate en toile. — Chapeau en paillason noir, garni à l'alsacienne de coques de velours noir. Bandeau de giroflées dessous.

2. Costume en cachemire bleu marine et cachemire à rayures d'un gris bleuâtre. — Jupons à traîne, entourés d'un plissé maintenu jusqu'à moitié et surmontés d'un volant de rayures taillé en biais et froncé. — Polonaise formant un tablier détaché de côté, puis drapé et relevé sous la tunique. Celle-ci est soulevée dessous par des cordons, puis resserrée encore par un autre cordon, ce qui donne une sorte de pouff. Franges pomponnettes sur tous les bords. La manche est formée des deux étoffes, bleu uni et bleu rayé; celle-ci, posée en travers, est garnie de boutons sur le côté. — Petit paletot assorti, sans manches et demi-ajusté. Poche à parement boutonné sur le côté, et nœud papillon en ruban sur l'autre. Franges sur les bords du vêtement. — Lingerie plate en toile et cravate blanche. — Chapeau Tyrolien en feutre noir, entouré d'une écharpe de gaze blanche, avec aile bleutée posée en aigrette sur le côté.

G. N° 660.

1. Petite fille de six ans. — Robe de cachemire gris fer, plate devant et demi-ajustée, à dos allongé et petite jupe à plis plats. Galon bleu marine encadrant devant les boutons en acier bleuté, et suivant le bas de la taille derrière. Un plissé bleu termine le bord inférieur de la robe et des manches. — Large ceinture bleu damassé, nouée derrière. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau Bergère en paillason, à fond pointu, garni de ruban bleu.

2. Petite fille de quatre à cinq ans. — Costume de piqué blanc. — Jupons courts fixés à la taille par une ceinture ordinaire. — Paletot anglais demi-ajusté, boutonné au milieu devant un peu plus bas que la taille, et formant un écart à partir de ce point; poches en biais sur les côtés. Un large nœud de ceinture, en ruban cardinal, relie au milieu derrière les deux poches. Entre-deux et bandes brodées sur tous les bords du vêtement. — Chapeau paillason garni, au sommet, d'une couronne de marguerites avec bouclettes de ruban rouge.

3. Petite fille de sept ans. — Robe anglaise en cachemire bleu pâle, garnie de boutons de nacre et de galons crème devant et sur les poches de côté. Ceinture de faille crème nouée au milieu derrière. Col marin tenant à la robe. — Comme lingerie, un col marin en toile blanche et sous-manches assorties. — Chapeau Cloche en paille ondulée et bord à jour, garni sur le sommet d'un pouff de cerises avec feuillage et larges bouclettes de ruban crème.

4. Petit garçon de six ans. — Robe anglaise en popeline gros bleu, formant à la fois un devant de forme princesse, un paletot et une petite jupe plissée. Le devant est garni de nœuds de velours noir; le paletot et les manches sont bordés de velours pareil avec nœud sur l'épaule. — Baret bleu assorti, bordé d'un velours noir et orné d'une pomponnette noire au milieu.

Description de la gravure coloriée n° 1348.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE VOYAGE. — 1. Costume en taffetas marron et lainage chiné couleur tourterelle. — Jupons à traîne, entourés d'un volant composé de plissés de taffetas et de bandes de laine froncées. La tête de ce volant est formée d'un plissé coupé par deux coulisses. — Tunique garnie devant de volants plissés entre lesquels sont intercalés des « simulants » de boutonnières avec boutons marrons; les draperies de la tunique, par derrière, viennent se fixer sous une poche de taffetas toute plissée, garnie de boutonnières et de nœuds papillon. — Cuirasse à plastron de taffetas dans le dos et encadrement plissé. Col rabattu fait avec les deux étoffes et garni de plissés; liséré marron sur le bord inférieur; boutons et boutonnières de même nuance devant. Les manches, en taffetas, sont terminées par des plissés, avec parement bordé de soie et boutonné sur le dessus. — Lingerie fermée, en batiste blanche. — Chapeau à fond mou en épinglé de soie noire et petite passe coulissée en faille mais. Guirlande de fleurs en soie bleue et marron. Une blonde anglaise blanche dépasse les bords de la passe.

2. Costume en foulard à rayures noires et rayures de petits quadrillés couleur bois. (Même modèle, vu de face, que celui de la première figurine de la gravure sur bois G n° 662.) — Jupons à courte traîne, entourés d'un volant froncé et de deux bouillons à double tête ruchée. — Polonaise ouverte en carré dans le haut sur une « modestie » de foulard bois, garnie de petits boutons; un plissé de foulard noir encadre ce carré; des nœuds formés par des bandes plissées garnissent en échelle le milieu de la polonaise. Plissés noirs sur les bords inférieurs ainsi qu'au bas des manches. La poche est faite de biais de foulard noir superposés. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille noire, à bords relevés, garni de velours rouge, avec un oiseau (un cardinal) dessus. Voile de tulle noir flottant derrière.

Description de la figurine coloriée L. N° 92.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — Costume en faille marron et garnitures de surah bleu. — Jupons à traîne, entourés d'un volant à tête coulissée devant, surmonté derrière de dentelle blanche et d'un rouleauté bleu. Le devant est garni de dentelle posée pied contre pied avec rouleauté dessus; ce dernier encadre le milieu pour se perdre sur le côté. De larges revers en surah bleu, ornés de dentelle blanche, simulent de chaque côté du jupon le genre du manteau de cour. Les plis du milieu du jupon, par derrière, sont groupés sous une sorte de soufflet bleu d'où s'échappent deux longs pans de ruban. — Basquine (long vêtement ajusté) avec ouverture triangulaire sur les côtés, bordée de soie bleue. Un plastron de surah bleu, formant petite pèlerine derrière et encadré de dentelle blanche, orne ce vêtement. La manche ronde est terminée par un parement bordé comme le

reste et garni d'une pointe de surah avec nœud sur le dessus. — Lingerie en dentelle assortie à celle de la toilette. — Chapeau à fond mou en surah bleu, entouré d'une couronne de roses et garni de plumes blanches.

ÉCHOS DE LA MODE

Décidément c'est une épidémie. La première, la seconde, la troisième ont fait encore plaisir, mais aujourd'hui!... c'est un uniforme.

Nous voulons parler des robes bleues de toutes nuances, de toutes étoffes, — faille, taffetas, mousseline, toile, jaconas, foulards, mouchoirs à carreaux, madras, à raies grandes ou petites, — agrémentées invariablement de nœuds de faille rouge. Qui nous en délivrera? Et les petits voiles rouges tortillonnés autour de la tête?..

À Paris, vous pouvez en sortir, en vous risquant entre chien et loup au Bois, ou au Concert des Champs-Élysées. Vous reconnaissez que ce n'est plus portable : vous en faites don à votre femme de chambre et vous en êtes quitte pour inventer autre chose ; mais aux bains de mer tranquilles, où les mamans, voire les élégantes, n'ont emporté pour toute la saison qu'une demi douzaine de costumes, c'est navrant. Qu'est-ce que nous allons devenir? C'est impatientant, agaçant à crier, d'avoir toujours la même chose sous les yeux.

Dimanche dernier, à la grand'messe, — on ne va qu'à la grand'messe qui dure environ deux heures et demie, car la messe basse est dite de trop bonne heure, — à la grand'messe, dis-je, nous avons compté seize costumes bleus à nœuds rouges, et autant de chapeaux, à peu près les mêmes, bleu-marin et rouge foncé!

Les petites filles s'en mêlent aussi. Nous avons devant nous une collection de petits chapeaux *Molda* semblables, en plus petit, à ceux des mamans.

Nous avouons préférer, et de beaucoup, la couleur crème. Aussi avec quelle joie avons-nous aperçu une toilette qui sortait complètement du costume d'ordonnance : crêpe de Chine blanc ivoire (on ne dit plus crème maintenant) avec franges légères comme un duvet ; le petit courant d'air salin qui passait sous les fentes de la porte de l'église les faisait agréablement balancer, courant en étages et en spirales sur la jupe. Le corsage plat par devant, à petites basques ; le dos à plis imperceptibles, creux. Basque carrée derrière et ceinture attachée devant. — Grande ombrelle en étoffe semblable, avec manche d'ivoire. — Chapeau de la duchesse de Devonshire (du portrait peint par Gainsborough, qui a tué décidément le Titien) en grosse paille jaune, couvert d'un buisson de roses de Provins.

Si toutes les femmes étaient coquettes, elles adopteraient le blanc. Il y a quelques hivers, le noir faisait rage et était aussi très-avantageux ; mais dans le blanc, quelle variété de nuances ! Il y en a pour tous les genres de beauté.

Au château de N..., la maîtresse de la maison et tous ses invités n'ont pas voulu interrompre le patinage. On a fait installer dans une des salles basses un Rink tout revêtu de stalactites de marbre rose. Dans les coins, des vasques d'eau glacée, des plantes marines ; un système de ventilation entretient la fraîcheur.

Rien de plus gracieux que ces couples patinant, l'éventail à la main. Il y a surtout parmi les invitées deux ou trois belles Suédoises qui patinent à merveille.

L'uniforme de cet élégant Skating (car il y a un uniforme adopté) consiste en une petite robe de laine blanche très-fine qui empêche toute transpiration dangereuse.

Les cheveux, séparés en deux grandes nattes, se portent sur le dos et sont noués de rubans de couleurs vives.

X. V.-P.

CHRONIQUE MONDAINE

La seconde quinzaine d'août a vu commencer le branle-bas des vacances législatives. Adieu paniers... la France gastronomique s'est mise en campagne et chacun de rejoindre le sol électif pour y puiser une nouvelle sève.

Les solennités scolastiques ont eu, cette année, leur physiologie habituelle ; rien de plus, rien de moins. C'est la fête non des élèves, mais des parents ; pour les mères, ce sont des occasions de belles toilettes et d'émotions prévues. Il en est des distributions de prix comme des bals d'enfants : il n'y a que les mères qui s'y amusent.

Galvanisé par les lieux et les circonstances, un bourgeois, l'autre jour, dans la salle des distributions de prix d'un de nos collèges, s'était lancé à perte de vue dans une suite de conversations plus ou moins scientifiques. Il avait lu très-certainement les diatribes paradoxales de Gozlan et de Nestor Roqueplan contre le soleil et il se mettait tout simplement à leur remorque. On parlait donc du bel été que nous parcourons, du temps, de la chaleur, et par conséquent du soleil, de ses bienfaits, et l'on répétait à qui mieux mieux toutes les banalités que peut inspirer ce thème.

— Messieurs, dit notre bourgeois avec un certain air important, tout ce que vous dites en faveur du soleil est certainement très-bien ; mais, enfin, vous ne dites rien de la lune, c'est une injustice. Les services que le soleil nous rend ne sont rien en comparaison de ceux de la lune. Le soleil nous éclaire, il est vrai, mais remarquez que ce n'est qu'en plein jour qu'il nous apparaît ; le beau mérite!... tandis que la lune, elle... la lune nous gratifie de sa lumière pendant la nuit : cela ne peut pas se comparer.

Si, en vous parlant de ce qui se passe en ce moment dans nos villes d'eaux, on vous répète que le grand monde et les jolies femmes ont quitté Paris, n'en croyez rien ; et pour vous édifier, allez au concert Besselièvre : vous vous convaincrez que, s'il est avéré que le beau Paris est en villégiature, il n'est pas moins certain que le beau Paris est toujours à Paris. L'autre soir, ce n'était pas seulement en un salon de conversation que toute cette vaste enceinte du concert était convertie, c'était aussi en une sorte de galerie de beautés et d'élégantes toilettes comme à Windsor, mais à l'état réel.

Deux femmes résumeront nos impressions de la soirée de vendredi dernier. L'une, plutôt grande que petite et svelte, brune de cheveux ; la physionomie brillante et symétrique, un air de fête, la démarche facile et gracieuse ; beauté française par la vivacité et l'enjouement ; anglaise par la distinction correcte : 25 ans. L'autre, étrangère, blonde et d'un éclat inouï : 20 ans à peine. Dans notre assimilation de cette assemblée à une galerie d'œuvres d'art, celle-ci serait signée Dieu : car nul peintre au monde, ni Lawrence, ni Boucher, ni Greuze, ni Watteau, ni Isabey l'aquarelliste, ni Pommerac le miniaturiste hors ligne, ni Winterhalter, ne seraient capables de combiner dans un même portrait aux yeux bleu d'azur le rose, le blanc et le blond avec une aussi poétique profusion.

Toutes deux passaient dans cette assemblée à la grande satisfaction des spectateurs, et toutes deux, inconscientes de leur beauté, pouvaient entendre cette exclamation répétée par les uns et par les autres : « Qu'elles sont belles ! »

La réunion de Deauville ne pouvait manquer d'être le grand objectif de la quinzaine pour le monde du sport. Elle prime toutes les autres. Se montrer à Deauville et faire, au besoin, bon marché des autres rendez-vous de vie élégante, voilà le mot d'ordre.

A Deauville il y a un grand air d'aristocratie et d'élégance à respirer, et qui donc voudrait s'en priver ?

Le programme des courses de Deauville est un des plus riches de France. Ses prix éveillent vivement l'émulation parmi ces vaillants produits du sol normand.

Le Casino est bâti et orienté, ainsi qu'un grand hôtel qui en est comme l'annexe, avec un sentiment tout à fait artistique. On a eu soin que ce caravansérail, ouvert aux gens du monde, offrît, dans ses moindres détails, l'élégance s'alliant au confortable.

Il nous manquait un Brighton sur les côtes de France, et tout indique que Deauville sera notre Brighton. En attendant que ce séjour prenne le caractère grandiose qui lui est réservé, le plaisir y secoue ses grelots, surtout pendant la durée des luttes hippiques, avec une verve indicible de jeunesse.

Autrefois, à la réunion des courses, on allait passer à Chantilly toute une semaine; on y louait une maison, où l'on colonisait son luxe; on y avait ses gens, ses chevaux, ses voitures. C'est à Deauville maintenant que se fait cette installation. La pelouse est remplacée par la plage. Deauville est vraiment unique, pendant ce court espace de temps, par la bizarrerie, le pêle-mêle de ses visiteurs qui font contraste entre eux : gentilshommes de bon aloi, grandes dames, comtesses et duchesses, haute bohème et cohues profanes. Tout se meut là, mais, nous le répétons, seulement pendant la période que dure l'ivresse de la réunion hippique. Puis Deauville reprend sa tenue de ville d'eau incomparable, élégante, aristocratique et calme. Les choses sont si intelligemment réglementées, au Casino de Deauville, que même pendant la période tumultueuse des fêtes, les femmes les plus correctes, le plus comme il faut, peuvent s'y procurer les plaisirs du bal. Les heures sont distribuées en conséquence.

Encore quelques années, et cette ville suprême de bains, de sport et de villégiature, entrera dans sa grande phase de prospérité, qui rejaillira sur la contrée tout entière.

On a beaucoup parlé, tous ces temps derniers, dans les salons de Paris, de deux mariages, notamment de celui de M. le comte d'A..., dont le nom est bien ancien... Pierre l'Hermitte était de cette famille, et depuis Pierre l'Hermitte il y a toujours eu un d'A... chambellan du pape.

Le premier de ces deux mariages est à la veille de s'accomplir, disent tous les journaux de la presse parisienne; le second est brisé par suite d'un événement bien inattendu.

Le comte d'A... va souvent à Rome, où l'appellent ses fonctions. A Rome et à Paris, il avait rencontré la mère du prince Milan, qui est aujourd'hui à la tête de la Serbie. La princesse, qui n'a que trente-huit ans, est une femme fort belle et d'une intelligence très-supérieure; elle en a fait preuve dans toutes les cours de l'Europe, pour amener son fils au pouvoir. Le comte d'A... s'éprit d'elle et, après de longues péripéties, parvint à se faire agréer comme prétendant à sa main. Le pape lui-même y avait aidé en donnant le titre de prince au comte d'A...

Le mariage était décidé, quand, il y a quelques semaines, la princesse, très-fatiguée de ses nombreux voyages nécessités par le mariage de son fils et les événements de guerre qui ont suivi, fut atteinte d'un refroidissement dont elle est morte à Wurtzbourg, en Bavière.

Le duc d'Oxford est arrivé ces jours derniers à Paris. Il est descendu au Tattersall avec sa suite. — Quelle singularité! un duc logé au Tattersall! — Disons, en outre, qu'il a l'œil brillant, qu'il est grand, gros, fort et si beau qu'il se fait admirer de tous ceux qui le voient. Certes, M^{me} Rosa Bonheur et bien d'autres seraient éprises de la splendeur de ses formes. Il n'est évidemment en France que pour y chercher des alliances et peut-être

s'y fixer à jamais. Ce qui est encore plus curieux, c'est que le duc est blanc de la tête aux pieds. Est-il albinos, est-il Anglais descendant de ces ducs célèbres ?

Après information, il se trouve que le duc d'Oxford, fils de la duchesse du même nom, ayant la plus magnifique généalogie, est le fameux taureau dont le frère s'est vendu cent mille francs à M. Fox pour feu Stuart de New-York, qui ne s'est pas contenté, comme on voit, de payer trois cent mille francs un tableau de M. Meissonnier. Le duc est très-accessible et reçoit chaque jour de nombreux visiteurs.

Eugène CHAPUS.

DINER AU CHATEAU

Voulez-vous savoir quelles sont les prétentions d'une châtelaine et son degré de vanité quand elle donne à dîner ?

Regardez comment elle passe du salon dans la salle à manger.

L'une prend le bras de son voisin de droite avec dignité et emphase : c'est la marche triomphale de l'orgueil.

L'autre veut seulement qu'on s'amuse. Elle rit et cause tout en marchant, pour entraîner la conversation qui vient de commencer.

Celle-ci est inquiète et embarrassée du choix qu'elle est obligée de faire; elle s'excuse du regard près des autres convives.

Celle-là n'ose pas passer la première. Elle se rapetisse et marche dans sa robe : signe de modestie ou manque d'habitude.

Mais toutes ces femmes jettent un regard prompt comme l'éclair sur l'ensemble du service et des domestiques, et si tout leur plaît, un air de satisfaction éclaire leur visage.

Sur la table, le parfum des fleurs, des compotes d'ananas et de framboises se mêle à l'odeur du vinaigre aromatisé et des truffes, qui filtre à travers les portes.

Les fruits de primeur, les raretés se montrent aux meilleures places et alternent avec les figurines et les ornements de surtout.

Les fondants cristallisés, les petits fours brillent au feu des bougies avec les confitures des cinq parties du monde, qui teintent des couleurs du prisme les coupes en cristal taillé. La nappe, souple et satinée, laisse tomber ses franges et ses coins brodés. Elle est resplendissante, et les petites mains dégantées luttent de blancheur avec elle.

Au milieu du petit nuage blanchâtre qui monte des assiettes à soupe, les convives s'observent. La satisfaction ou le désappointement de la place qu'on leur a désignée paraît sur leur physionomie. Les regards de regret traversent la table, ou un sourire à l'adresse de la maîtresse de maison semble dire :

« Merci du gros bouquet de fleurs qui me sépare du voisin d'en face, un jaloux et un curieux. »

« Merci d'avoir mis loin de moi M. X... ou M^{me} Z..., qui écoute tout ce que je dis. »

« Merci, enfin, du voisinage que vous m'avez donné, qui me fera trouver tout excellent et me mettra de bonne humeur pour la soirée. »

Et tandis que M^{me} *** soupire, que sa voisine boude, une femme sensée se laisse aller à sa gaieté; elle se s'amuse pas pour son propre compte, mais de la mine que font les invités.

Quelque bien placée qu'on soit, il y a toujours un côté qui vous plaît, et aussi un côté qui vous gêne : c'est celui du monsieur qui



L. N° 92

Imp H Lefevre, Paris.

Ad Goubaud & fils Editeurs.

vous adresse
sont traversé
not dans la
certaine.

Il a près de
homme d'es
sance, Madam
sance de l'au
heureusement
se le pédant,
le monde, et
sérieux souri
quant au m
si plat, le di
se amusent

après le dir
not bas : le j
ou not, et le
sont entre e
coquent po

les salons s
sire qui fait
sire. Il a un
sire pour la
sire pour l'
sire autres e
sire

le stendard
sire sur air
sire apparent
sire. Il

« Hier ?
sire à Moz
sire qu'il est
sire :
sire l'a fait
sire ; il envo
sire il comm
sire sires sires
sire et ret
sire. C'est su
sire

Le point
sire encore
sire, et s
sire les fem
sire dans le st
sire. La ph
sire l'un se cont
sire d'autre

Les plate
sire...
sire Tout le
sire traitent su
sire fermant ; o
sire Pendant
sire ou leur fai
sire leur sôci
sire est pris, le

vous adresse la parole quand il vous voit attentive à écouter. Il vient traverser l'entretien par une question oiseuse, ou jette un mot dans la conversation pour prendre sa place, parce qu'il s'ennuie.

Il a près de lui une jolie femme qui ne le regarde pas ou une femme d'esprit qui ne veut pas lui répondre. Si, par condescendance, Madame l'écoute enfin, le voisin qui était privilégié s'adresse de l'autre côté et voilà le tête-à-tête rompu.

Heureusement que pour les déshérités il y a toujours le bavard, ou le pédant, ou l'homme important qui parle tout haut pour tout le monde, et auquel la maîtresse de la maison adresse ses plus gracieux sourires, pour le remercier des frais qu'il fait.

Quant au maître de la maison, s'il a près de lui la femme qui lui plaît, le dîner ne le préoccupe guère. Tant pis pour ceux qui ne s'amuse pas. Il les reçoit royalement. C'est tout ce qu'il leur doit.

Après le dîner, les amis séparés se rapprochent et se plaignent tout bas : le jaloux prouve son mécontentement, le méchant dit son mot, et les heureux se quittent à regret. Puis les femmes admirent entre elles leur toilette ou se tournent le dos, et les hommes s'esquivent pour aller fumer.

Les salons se remplissent pour la soirée. On a promis un pianiste qui fait grand bruit. Il est artiste et il est encore autre chose. Il a une position, mais il ne faut pas lui en parler : il ne vit que pour la musique. Des compositeurs viennent d'Allemagne exprès pour l'écouter ; ceux de France lui demandent son avis, et les autres exécutants n'osent pas jouer après lui... à ce qu'il dit.

En attendant qu'il veuille bien se faire entendre, il traverse le salon d'un air indifférent et va de groupe en groupe. Les femmes s'en emparent ; elles ont l'usage des illustrations, et elles le complimentent. Il sourit ; que va-t-il jouer ?

Du Weber ? il n'est pas en train. Du Beethoven ? c'est trop sérieux. Du Mozart ? cela plaît rarement. Il va jouer du Schopin, parce qu'il est triste aujourd'hui, et la marche funèbre encore.

Il prélude : il trouve que le piano n'étouffe pas. Madame assure qu'elle l'a fait accorder. Ce n'est pas suffisant : il faut une réparation ; il enverra quelqu'un de chez Érard...

Et il commence : le corps loin du piano, les bras étendus, les paupières fermées... Puis les yeux s'entr'ouvrent, les épaules se lèvent et retombent comme anéanties : la marche est terminée. C'est superbe ! quel jeu ! quelle mémoire ! Tout cela par cœur !

Le pianiste fait observer que le mécanisme n'est rien, la mémoire encore moins ; qu'il n'y a que l'interprétation qui ait de la valeur, et c'est elle qu'il faut juger.

Les femmes, qui ont entendu, profitent de la leçon. Elles déclarent le style incomparable et d'une vigueur à nulle autre pareille. La phrase circule, mais elle s'arrête au second salon où l'on se contente de dire : — Certes, il a du talent, mais il y en a bien d'autres comme lui.

Les plateaux de glaces passent et font diversion. Le thé est servi...

Tout le monde en profite pour se lever. Les longues robes se traînent sur le tapis, les hommes se rapprochent, les groupes se forment ; on est bien aise de causer un peu et d'autre chose.

Pendant ce temps, les derniers arrivés sont les premiers servis, on leur fait les honneurs, et les convives se font remarquer par leur sobriété. Ils songent à partir sans être vus, et quand le thé est pris, les salons sont presque déserts.

La maîtresse de maison cherche à rassembler son monde, elle espère que l'artiste voudra bien jouer encore quelque chose ; mais il s'excuse... le piano n'étouffe pas.

NYL.

LES MUSES DU THÉÂTRE

La pièce récemment représentée au Gymnase sous le titre de *Châteaufort* est venue ajouter un joli nom de plus à la liste des femmes qui, chez nous, ont écrit pour le théâtre. M^{me} de Mirabeau termine chronologiquement cette théorie de Muses qui commence par Marguerite de Valois.

Cette Marguerite de Valois était l'aïeule de Henri IV, celle qu'on avait surnommée la Marguerite des Marguerites, la dixième Muse, la quatrième Grâce. Elle était la sœur de François I^{er} et la femme de Henri d'Albret, roi de Navarre. Elle fit jouer, entre autres pièces de théâtre, mystères et farces, une tragédie ayant pour titre : *les Innocents*, puis la *Nativité de Jésus-Christ*, l'*Education des Mages*, le *Désert*, et la farce de *Trop prou peu moins*.

Puis vint, en 1574, Catherine de Parthenay, dame de Soubise, qui fit représenter en public, à La Rochelle, une tragédie intitulée : *Holopherne*.

M^{me} de Villedieu, plus connue sous le nom de M^{lle} Desjardins, fille du prévôt d'Alençon, fit jouer, à partir de 1664, les tragédies suivantes : *Mamilius*, *Nithétis* et *Carmante*, le *Favori*, *Alcibiade*.

En 1650, M^{me} de Saint-Balmont fit jouer une tragédie, *les Nouveaux martyrs*.

En 1668, M^{lle} Bernard, qui était de Rouen et parente de Corneille, fit jouer une tragédie intitulée : *Laodémie*, et une autre tragédie, *Brutus*, qui eut du succès tant à la représentation qu'à l'impression. La parenté de Corneille lui avait porté bonheur.

En 1680, M^{me} Deshoulières, qui était de son nom Antoinette de la Garde, si connue par ses poésies, fit jouer par la troupe royale de l'hôtel de Bourgogne une tragédie sous le titre de : *Genséric, roi des Vandales*.

En 1694, M^{lle} de Saintonge fit représenter le ballet de *Circé*, qui est le 33^e des opéras joués en France, puis l'opéra de *Didon* et le ballet des *Saisons*, en concurrence avec celui de Benserade, qui avait été dansé par le roi Louis XIV à Fontainebleau.

En 1702, M^{lle} Barbier fit jouer : la tragédie de *Arie et Pétus* ; puis *Cornélie, mère des Grecques* ; *Thomiris, la Mort de Jules-César*, le *Faucon* ; et trois opéras : *les Fêtes de l'Été*, le *Jugement de Paris*, *les Fêtes de la Campagne*. — A la même époque, M^{lle} Cosnard fit jouer une tragédie : *Les chastes Martyrs*.

En 1703, M^{lle} Jeanne Bisson de la Coudraye donna une tragédie : *Saint Jean-Baptiste*.

En 1714, M^{me} de Gomez fit représenter une tragédie : *Habis* ; puis *Sémiramis* ; *Cléarque, tyran d'Héraclée* ; et les *Epreuves*, ballet héroïque. Elle était fille du célèbre comédien Poisson.

En 1724, M^{lle} de Monicau fit jouer une comédie en trois actes et en prose : *les Dédains affectés*, bien reçue du public.

En 1726, la dame Flamina, dont le vrai nom était Hélène Ballette de Ferrare, fit jouer, au Théâtre-Italien, une comédie en français : *le Naufrage*, tirée du *Mercator*, de Plaute.

Cette liste, à laquelle il manque peut-être quelques noms, se complète, sous la Révolution, par celui de M^{me} Olympe Degouge, et au dix-neuvième siècle par des talents plus fins, parmi lesquels se placent successivement : M^{me} Vanhove, la seconde femme de Talma ; Julie Candeilh, M^{me} Claire Brune, M^{me} Casamayor, M^{me} de Bawr, M^{me} Sophie Gay, M^{me} Ancelet, M^{me} Emile de Girardin, M^{me} Sand, M^{me} Augustine Brohan, M^{me} Figuier, M^{me} de Prébois, et enfin la comtesse de Mirabeau.

L. SPORT.

PLANCHE G. N° 662. — DESCRIPTION, PAGE 410.



TOILETTES DE VOYAGE

Nouveaux modèles de M^{me} Morison (rue d'Antin 14).



A. Leroy, imp. & des. Paris, 66.

J. Daval

1348
A. Boyer

M. Goussier, 8, Rue de la Harpe, Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} Morison, s. d. Antin, 14 - Lingerie et Broderies de la M^{me} Gessat & Aubry, s. P. Henri, 332 - Couture Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, s. Aubert, 12.
Machines à coudre de H. Secling, 13, St. Sebastopol, 70, et s. N. des P. Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.

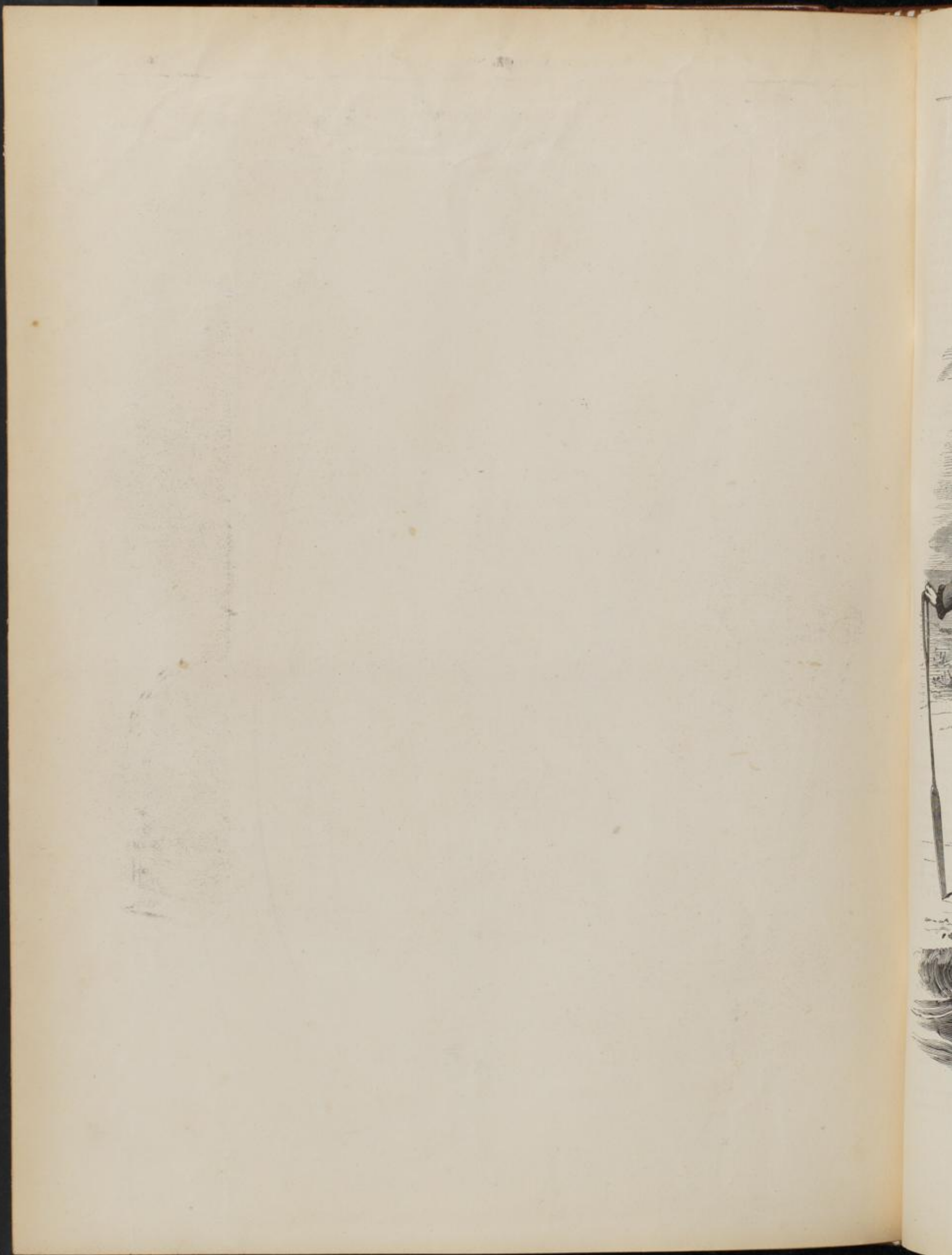


PLANCHE G. N° 660. — DESCRIPTION, PAGE 410.



COSTUMES D'ENFANTS

Modèles des magasins du Petit-Saint-Jean (rue du Quatre-Septembre, 11).

DEUX BUVEURS D'EAU

(NOUVELLE. — FIN.)

IV

UN MATIN

Huit jours plus tard, un matin... Lié par la parole donnée, je n'avais fait savoir à personne ma rencontre avec Pierre; mais il va de soi que j'avais tâché d'être exactement renseigné sur le triste changement survenu dans la vie de son neveu.

— Un nouveau refus du père de Georgette l'aura sans doute désespéré, avais-je dit au parent avec qui je causais de cette étrange affaire, et il aura cherché l'oubli dans l'abrutissement de l'ivresse.

— Point, me fut-il répondu, car nous savons qu'au contraire le père de Georgette, touché enfin de sa constance, et rendant justice à ses bonnes qualités, lui avait laissé entendre qu'il ne serait pas loin de consentir à ce mariage, du moment où telles semblaient être les vues de sa fille. A vrai dire, le père Drevon a, paraît-il, des raisons pour rabattre un peu de sa fierté. Il aurait voulu spéculer sur les grains, et son avoir s'y serait à peu près englouti. On prétend même qu'il ne lui reste plus maintenant, entre les mains, que les biens qui, après avoir formé l'apport dotal de sa femme, aujourd'hui morte, constituent la dot de sa fille unique.

— Toujours est-il qu'il s'amendait.

— Oui, et c'est alors que Jean a tourné comme tu vois, ce qui fait dire à tous qu'il était vraiment destiné à devenir ivrogne. Au reste, on a vu des choses plus extraordinaires. Ayant un jour, par hasard, vaincu son aversion pour le vin, le goût, ou plutôt les effets lui en auront semblé bons... Et ç'a été fait de lui... Un défaut est vite pris... Et souvent on ne le perd qu'à la mort...

Je n'avais rien à objecter à ce raisonnement. J'aurais voulu rencontrer le jeune homme, — à jeun, bien entendu, — je l'aurais interrogé, il aurait été certainement sincère avec moi, et peut-être aurais-je su...

Mais, au bout de la semaine, Jean n'avait pas encore reparu, ce qui d'ailleurs n'étonnait personne, puisque chacune de ses journées d'ivresse était ordinairement suivie d'une pareille absence.

Une fois encore, ayant rencontré Georgette sans témoins, j'avais tenté d'aborder de nouveau la question qui l'avait si fort effarouchée le jour de mon arrivée; et tout aussitôt elle m'avait faussé compagnie...

Un matin donc j'accomplissais ma promenade favorite, c'est-à-dire la lente ascension du coteau, au haut duquel j'avais coutume de m'asseoir pour jouir, en me reposant, du charmant point de vue qui se déroule dans la vallée.

Ayant pris pour siège cette même saillie de rocher où Pierre s'était assis, je retournai par la pensée aux incidents de cette joyeuse arrivée, si rapidement changée en départ désespéré.

J'entends un bruit de pas, je regarde... C'est Pierre.

— Toi! fait-il en m'apercevant. Eh bien! tu vois, je reviens. L'autre soir, ma diablesse de tête avait encore fait un de ses coups; mais heureusement, avec l'âge, elle n'est plus restée si obstinée... Bien m'en a pris, vraiment!... Allons, allons, j'ai hâte.

Et comme il passait son bras sous le mien :

— Où veux-tu que nous allions? demandai-je.

— C'est vrai, tu ne peux pas savoir, continua-t-il, tout en pressant le pas. Il faut que je t'explique... Donc, l'autre soir, quand je t'eus quitté, sous l'effet du profond émoi que m'avait causé la rencontre que tu sais, je vins tout d'un trait jusqu'ici...

— Oui, je t'ai vu.

— Jusqu'ici, où un je ne sais quoi me fit me retourner pour donner un dernier regard à mon pays, dont je n'avais tant approché que pour n'y pas entrer. Mon cœur se serra bien fort alors, je me sentis comme retenu, comme arrêté; mais le coup de fouet du chagrin me poussa encore cependant. Je marchai d'une haleine une centaine de pas peut-être... mais là, ma foi! regardant de nouveau derrière moi, et mes yeux ne trouvant plus ce pays dont la vue avait mis tant de fête dans mon vieux cœur si las, je ne pus plus avancer, mes jambes ne voulaient plus me porter; j'étais en ce moment au petit bois, j'y entrai en m'appuyant d'arbre en arbre, et je me laissai tomber sur l'herbe... Et, étendu tout de mon long, perdu, seul dans les coudres, dans les petits chênes qui me cachaient, la tête sur mes mains, je me pris à pleurer, à pleurer comme je n'avais jamais pleuré de ma vie...

« Combien de temps je fus ainsi, dans cette désolation où je n'avais plus conscience de moi, je ne saurais le dire au juste. Toujours est-il qu'il faisait nuit, quand je relevai mon visage.

» Alors les pensées m'étant revenues, je me dis : Que feras-tu? Prendras-tu conseil de ton seul dépit?

» La réflexion ne fut pas longue. Je sortis du bois, je redescendis le coteau et j'allai jusqu'au champ où j'avais vu mon neveu s'abattre. J'entrai dans ce champ, et, la nuit n'étant pas bien noire, je pus voir qu'il était là encore, couché, accroupi... Je l'appelai. Point de réponse. Je le pris par le bras et je le soulevai comme je pus... Je lui fis faire quelques pas, en lui parlant; mais s'il entendait ce que je lui disais, il n'en comprenait rien. C'était par un petit rire tout insensé qu'il me répondait... Je l'amena ainsi au bord de la route, sans qu'il sût que quelqu'un était avec lui... Et j'étais là me demandant ce que je ferais, quand passa une carriole qui s'en allait du côté de la ville.

» Je priai l'homme qui conduisait d'arrêter. Je lui dis : — Êtes-vous du pays? — Non, mon patron m'a envoyé ici amener des cheminées de marbre pour une maison bourgeoise qu'on bâtit; je m'en retourne à la ville. — Puisque vous êtes à vide, voulez-vous nous emmener, moi et ce garçon, mon neveu, qui est fatigué? vous aurez dix francs. — Dix francs, c'est un bon pourboire, et après tout ça ne peut rien faire au patron; montez.

» Il m'aida à mettre Jean sur la paille qui était dans la carriole, puis je m'assis à côté de lui; il fouetta sa bête, et une heure et demie plus tard nous arrivions à la ville.

» Chemin faisant, j'avais dit à l'homme de me mener à quelque auberge convenable. Je pris là une chambre à deux lits. Sur l'un de ces lits, je couchai Jean, et, gardant une lumière dans la chambre, je me mis sur l'autre lit, et Dieu sait que je n'eus pas envie de dormir.

» Vers trois heures du matin seulement, Jean s'éveilla, l'effet du vin étant à peu près achevé. Je le vis qui se mettait sur son séant, et je l'entendis qui disait, en regardant tout effaré autour de lui : — Ça mais, où donc suis-je ici?...

» Je me levai et allant près de lui : — N'aie pas peur, tu es chez quelqu'un qui te veut du bien, et qui t'en fera si tu veux promettre d'être sage.

» Alors, sautant vivement à bas du lit, et passant les mains devant ses yeux, avec une manière de grande frayeur : — Sage!... fit-il, du bien!... Qu'est-ce que ça veut dire?... Est-ce que je serais devenu fou? est-ce qu'on m'aurait enfermé?

» Peut-être avait-il entendu conter quelque chose de pareil, et l'idée lui en revenait.

» C'est pourquoi, voyant combien il semblait frappé, effrayé, je ne tardai pas davantage à lui dire qui j'étais, à lui expliquer comment il se trouvait là.

» Alors le cher enfant fondit en larmes, et, comme dirait un prêtre, je le reçus en confession. Puis...»

Pierre en était là de son récit, quand, nous trouvant presque arrivés à l'endroit où, le premier jour, je lui avais fait remarquer Georgette :

— Ah! qu'est-ce que je vois? dit-il, la main tendue vers les pommiers. Oui, c'est bien la jeune fille de l'autre jour; mais cet homme qui fauche l'herbe qu'elle ramasse, serait-ce Jérôme Drevon, son père?

— C'est lui, répondis-je.

— Alors, viens.

Et marchant à grands pas, Pierre m'entraîna vers le père et la fille qui, nous voyant approcher, interrompirent leur travail. L'un, les bras posés sur le manche coudé de sa faux luisante, l'autre, les mains croisées devant sa ceinture, ils nous attendaient étonnés.

Pierre s'arrêtant à deux pas de l'homme :

— Jérôme Drevon, dit-il en se découvrant, regarde-moi. Me reconnais-tu?

— Il me semble bien, fit Jérôme, qui ajouta après un court instant de silence : — Oui, tu es Pierre Martois.

— A la bonne heure! dit Pierre. Oui, c'est moi Pierre Martois. On m'a cru mort, enterré, mais je ne l'étais point, — et j'espère bien ne pas l'être encore de quelques jours, ajouta-t-il avec une sorte de rire saccadé, rien ne presse.

— Non, sûrement, dit Jérôme, qui eut un sourire gêné.

— Me voilà, reprit Pierre, je reviens au pays avec l'intention d'y vivre tranquille du revenu assez... joli que j'ai eu le bonheur d'amasser, — honnêtement, comme tu le penses bien...

— Oh! je n'en fais point doute, dit Jérôme, répondant au regard interrogatif qui avait accompagné la dernière phrase de Pierre.

— Pour toute famille présente, moi qui ne suis plus d'âge ni de goût à me marier, continua Pierre, je n'ai qu'un neveu, avec qui — plus tard tu sauras comment — je viens de passer une semaine. Donc, mon intention est de ne pas attendre d'être défunt pour faire que ce neveu soit un fort paysan de la paroisse. Je pense lui acheter en propre une maison, des terres, des animaux, afin qu'il se trouve à peu près aussi riche qu'il s'est trouvé pauvre... J'ai ces intentions-là.

Pierre s'étant arrêté :

— Eh bien? dit Jérôme avec une calme dignité.

— Eh bien! je te le fais savoir, parce qu'il peut être bon que tu le saches. Une fois, mon neveu, qui était pauvre, s'est ouvert à toi de ses visées sur ta fille, tu lui as répondu : Non.

Jérôme allait parler.

— Attends, reprit Pierre. C'était ton droit, et, je crois même, ton devoir : — notre ami est là comme témoin que j'ai trouvé que tu avais eu raison. — Une autre fois, comme Jean t'avait de nouveau fait connaître ses désirs, tu lui as répondu : « Je ne veux pas contrarier ma fille; elle te convient; je sais que tu ne lui déplaîs pas; tu es un honnête garçon, un bon travailleur : travail et bonne conduite valent richesse; nous pourrions arranger l'affaire. » N'est-ce pas encore mot pour mot ce que tu lui as répondu ?

— Oui, dit Jérôme.

— Et je t'en remercie, parce que c'était parler en homme juste, et parce que tu faisais ainsi honneur à mon pauvre neveu de sa vraie richesse. Oui, tu lui as répondu ainsi, et, m'a-t-il dit, le jour où tu lui as fait entendre ces paroles a été le plus beau jour de sa vie. Pourtant, deux jours plus tard, c'était fait de son bonheur, et au lieu du brave jeune homme qui t'avait gagné par sa droiture, et que tout le monde estimait, il n'y avait plus dans le pays qu'un malheureux garçon faisant dégoût à tout le monde, et gagnant de plus en plus la honte et le mépris. Et ça étonnait tout le monde, toi le premier peut-être. Dis, est-ce que ça ne t'a pas étonné?

— Si fait! répondit franchement Jérôme.

— Et, reprit Pierre, tu t'es sûrement demandé comment ce triste changement avait pu survenir. N'est-ce pas que tu te l'es demandé?

— Oui, répartit encore le père de Georgette.

— Je savais bien!... Ah! c'est que, vois-tu, Jérôme, il y a là-dessous une chose que je ne comprends pas, que tu ne comprendrais certainement pas plus que moi, si tu la savais... et que j'ai besoin de comprendre, et qu'il faut que je comprenne. Jean, lui, ne voulait pas me laisser faire; il me disait toujours : « A quoi bon, mon oncle? vous ne saurez rien, il n'y a rien à savoir. » Mais enfin, hier au soir, je l'ai fait consentir; il m'a dit : « Faites ce que vous voudrez, mais vous verrez que vous ne saurez rien. »

Donc ce matin, avant le jour, je suis parti de la ville, où j'ai passé une semaine avec mon neveu; et me voilà, j'arrive, et puisque je te trouve avec ta fille, avec ta fille à qui je voulais parler, je suis aise que tu sois là pour entendre ce que j'ai à lui dire, ça vaut mieux ainsi; il faut qu'il n'y ait rien de caché, entre gens de droit cœur et d'honnêteté.

A ces mots, que l'oncle Pierre n'avait pas articulés sans une certaine animation, la jeune fille s'était soudain rapprochée de son père; appuyée des deux mains sur une épaule de celui-ci, elle avait incliné sur ses mains son visage, et nous ne voyions plus que son front teint d'une vive rougeur.

Le père l'écarta doucement de lui en la prenant par les mains, et la regarda tout ébahi, tout inquiet.

— Oh! s'écria Pierre, ne baisse pas les yeux, brave enfant! Oh! n'aie pas tant de confusion! vu que de toi, après tout ce que m'a dit Jean, et ce que m'avait dit aussi, avant lui, l'ami qui est là, je n'ai rien de mauvais à croire. Ce que tu as fait, tu l'as sûrement fait en pensant faire bien, tes raisons ne peuvent qu'être bonnes; mais tu comprends, moi qui suis tout amié pour mon neveu, eh bien! je ne peux pourtant pas prendre comme ça mon parti de son grand, de son profond chagrin, de son renoncement à tout, et du malheur qui s'ensuit, car enfin, à cette heure, mon bonheur va dépendre de son bonheur, à ce petit. Il ne faut pas m'en vouloir, pas plus que je n'en voulais à ton père, quand j'ai su qu'il t'avait refusée à mon neveu. D'un mot tu vas pouvoir me répondre. Écoute. Dans un temps, alors que ton père ne croyait pas faisable ce mariage, tu disais à Jean : « Attends, attendons! » Et il attendait, ta parole d'amitié lui faisant une vaillante patience; mais voilà que le jour où ton père a dit : « Nous pourrions voir, » toi, tout d'un coup, tu as dit à Jean : « Ne pense plus à moi; il ne faut plus. » Et, quand il t'a demandé pourquoi, tu lui as hautement répondu : « Parce que je ne veux plus... »

— Quoi! tu as dit ça, Georgette? fit le père avec une profonde surprise; mais...

— Laisse, Jérôme, interrompit Pierre, pendant que la jeune fille cachait de nouveau son visage en se serrant contre son père; pardonne-moi de te commander, alors qu'il s'agit de ta fille; mais laisse-moi encore lui parler. Voyons, réponds-moi, Georgette, et pense que je suis comme le père d'un garçon qui t'aime, à ce point que, du moment où il a cru que tu ne lui serais jamais rien, il n'a plus tenu à tout ce qui est au monde. Quand tu as dit à Jean : « Je ne veux plus », est-ce vraiment ton cœur qui disait la chose? Tu peux me répondre sans crainte; je sais, va, que les sentiments du cœur ne se commandent pas, et si, comme Jean le croit, tu...

— Eh! à quoi bon qu'elle réponde? interrompit assez brusquement Jérôme, qui ne laissait pas d'être vivement affecté par l'extrême embarras où les paroles de Pierre jetaient sa fille, et qui semblait vouloir lui épargner la continuation de ce fâcheux entretien. Oui, à quoi bon? Du moment où tu es riche, — très-riche, selon ce que tu dis, — et que ton neveu est participant à cette grosse richesse, nous sommes, nous, petites gens qui n'avons plus à le rechercher...

— De quoi vas-tu parler? fit l'oncle.

— De ce qui est, Pierre. J'avais du bien, je n'en ai plus; je ne m'en suis pas caché à ton neveu.

— C'est vrai, il me l'a dit.

— A cette heure même, ce n'est plus ma fille qui vit chez moi, c'est moi qui vis chez elle ; car de tout ce que nous avions, il ne reste que les quelques terres et la maison qu'avait apportées ma défunte femme, en nous mariant. Ça sera l'apport de ma fille. Tant qu'elle ne sera pas mariée, nous vivrons, je pense, ainsi, parce que je sais bien qu'elle ne voudra pas me le reprocher ; mais quand elle se mariera, son apport devant la suivre, moi, je verrai à m'arranger... Je peux encore travailler, et j'espère bien...

— Oh ! taisez-vous, père, taisez-vous ! interrompit la jeune fille qui sanglotait. Allons-nous-en ! allons-nous-en !

Et cramponnée au bras de Jérôme, qu'elle entraînait, elle fit avec lui quelques pas...

Mais Pierre s'élançant au-devant d'eux, et leur posant à chacun une main sur une épaule :

— Vous en aller ! s'écria-t-il ; vous en aller ! Oh ! non, par exemple ! T'en aller, toi, Georgette, alors que je n'ai plus besoin de ta réponse pour savoir le beau secret de ton cœur ! T'en aller, toi, Jérôme, alors que tu ne parais pas voir toute la belle et sainte amitié de ta fille...

— Si, Pierre, je viens de la voir, répliqua Jérôme ; je viens de comprendre que, par crainte de me laisser seul, sans rien, elle renonçait de son chef à un mariage selon son goût. Je n'y avais pas pensé ; mais de sa part, ça ne m'étonne point...

— Eh ! quoi ! s'écria de nouveau Pierre, ému jusqu'au transport, alors que ces enfants n'auront nul besoin de cet apport pour vivre à l'aise, alors que tu peux, toi, Jérôme, du consentement de tous, en garder la tranquille jouissance, ta vie durant, sans honte comme sans fierté, car est-ce que les enfants ne doivent pas tout à leur père ?... Quoi ! alors que les choses se peuvent si bien arranger, cette brave, cette bonne, cette vaillante et belle fille ne serait pas la femme de mon brave neveu !... Ah ! je voudrais bien voir ça... oui, je voudrais bien voir ça !...

— Tu l'e verras, dit gravement Jérôme.

— Hein ! comment dis-tu ?

— Je dis qu'avec le défaut que malheureusement ton neveu a pris...

Sur quoi Pierre, jetant un grand éclat de rire qui fit que Jérôme et Georgette — qui jusque-là avait gardé les yeux baissés — le regardèrent curieusement en face :

— Son défaut, répéta-t-il, son défaut ; mais il n'a point de défaut, entendez-vous ! pas plus que vous et moi. Il avait au cœur une rude maladie, dont il avait pensé trouver le remède, en prenant — comme il me le disait encore hier — le vin en façon de drogue. Voilà tout ! Quand il avait bu, paraît-il, ce n'était qu'avec Georgette qu'il se trouvait dans son espèce de songe... et c'était pourquoi il buvait de nouveau, d'abord pour oublier son mal, qui le tuait de douleur, et aussi pour avoir ce songe... Mais, pour ce qui est du vin, il ne l'aime pas plus qu'auparavant ; au contraire, il n'en déteste que davantage et le goût et l'odeur. Combien de fois m'a-t-il dit, durant cette semaine passée avec lui : « Ah ! que je serais donc heureux si je pouvais n'avoir plus besoin d'en boire ! » — Et n'est-ce pas, Georgette, ajouta l'oncle Pierre, en prenant avec une tendresse paternelle la main de la jeune fille, n'est-ce pas qu'il n'en boira plus ?...

Georgette ne retira pas sa main...

... ..

Au repas des fiançailles, qui eut lieu la semaine suivante, l'oncle et le neveu faisaient bravement raison aux santés en choquant des verres où brillait de l'eau pure, ce qui ne les empêchait pas d'être les plus joyeux de tous les convives.

Eugène MULLER.

HISTOIRES BUISSONNIÈRES

I PETITS REMORDS

A mon ami A. Léon Noël.

Il faisait très-chaud. La côte était presque à pic, sablonneuse, cuite au soleil. — Pas même un brin de genêt aux gousse jaunes sur le bord du chemin. — Au loin, çà et là sur la montagne gauleuse, quelques maigres touffes de bruyères desséchées.

Un petit âne, tout calleux, sec à prendre feu sous le bâton, hissait péniblement un tonneau rempli d'eau, sous la conduite d'une vieille ployée en deux par l'âge et par la peine.

Nous gravissions, Pierre et moi, la côte derrière l'équipage depuis plus d'une demi-heure, depuis la *Fontaine-des-Prêtres*, de toute l'énergie de nos jambes de dix ans.

Devant nous, les petites cicindèles vertes, ivres folles de soleil, s'élançaient à chacun de nos pas comme pour nous porter défi, et les criquets semblaient se moquer de nous, attendant presque d'être écrasés sous nos souliers pour développer d'un jet brusque dans l'air leur double éventail bleu ou rouge.

Nous n'avions plus la force de gravir, inondés par la sueur, aveuglés par la reverberation, les pieds brûlés par le sable.

Sans le tonneau, la vieille et l'âne, nous eussions depuis longtemps lâché la partie ; mais, machinalement, nous suivions l'âne, la vieille et le tonneau.

La vieille tirait sur le licou pour avoir sa part du faix.

— Hi ! criait-elle, — et le roussin tendait les jarrets, les roues mal graissées grinçaient, et au-dessus, le tonneau, cahin-caha, chancelait comme ivre.

Tout à coup je me mis à rire : — une fameuse idée venait de me traverser la cervelle !

— Pierre ! lui dis-je tout bas, si nous lâchions le robinet ?

Pierre me regarda de son œil éveillé ; — il n'était plus las.

Il rejeta résolument en arrière ses cheveux blonds, courut à pas de loup jusque derrière le tonneau et mit la main sur le bouchon qui servait de bonde.

Puis il se retourna, me regardant. Je lui fis un signe... L'eau jaillit en colonne de cristal sur la poussière du chemin...

Pierre était déjà près de moi, le pied levé pour la fuite. Nous guettions la vieille, — mais elle ne se détourna pas. Elle était sourde.

Le fou rire nous prit, et, d'accord sans nous consulter, nous continuâmes à marcher derrière la vieille et le tonneau, — pour voir... — Seulement nous nous tenions à distance prudente.

L'eau coulait toujours.

Peu à peu, le pas du petit âne devint plus assuré, moins lent. Le tonneau moins lourd dansait gaiement au moindre accident du chemin entre les roues allégées qui ne geignaient plus. — Arriva enfin le moment où, au lieu que la vieille tirât l'âne, ce fut l'âne qui traîna la vieille. Le chemin avait bu tout ce que le tonneau avait pu verser. C'était la péripétie.

La vieille s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Alors elle s'arrêta, laissant avancer l'âne, pour voir ce dont il s'agissait.

Nous nous étions arrêtés aussi, vous pensez !

— Sauvons-nous ? me dit Pierre.

— Bah ! répondis-je.

— Hue-oh !... cria la vieille pour que l'âne ne bougeât plus.

Elle venait de voir le trou béant qui bavait quelques dernières gouttes... Ce fut alors qu'elle se retourna et nous aperçut.

Nous ne l'avions encore vue que de dos, avec sa jupe en cotonnade rayée, son fichu à fleurs de faïence et le mouchoir rouge sur sa tête courbée.

Elle nous observa un instant ; sa figure morne et hâlée ne témoignait ni indignation, ni colère, ni surprise. On eût dit ces têtes bronzées qui dorment depuis des siècles sous leurs bandellettes dans les tombeaux égyptiens.

Sans prononcer une parole, elle fit péniblement tourner bride au petit âne et redescendit, du même pas lent et résigné, à la fontaine.

Quand elle passa devant nous, elle ne parut même pas nous voir.

Nous nous regardâmes, honteux...

II

L'ONGLE D'ENFANT

A mon ami regretté Gérard de Nerval.

— La Mort, l'implacable Mort, te guette...

La jeune mère, rose et blonde, penchée en arrière, soutient de ses bras tendus le petit enfant tout nu, blanc et rose.

Elle le fait gravir cent fois sur ses seins, de sa ceinture à sa bouche, baisant et mordillant les petits pieds tout ronds et lui souriant de toutes ses dents blanches.

Le tout petit grimpe de son mieux avec ses jambes hésitantes et il commence à sourire au sourire de la mère, surtout quand un des petits pieds joflous est happé entre les lèvres.

Mais elle vient de remarquer quelque chose à l'un des petits pieds bien-aimés et elle suspend le jeu.

Elle prend des ciseaux fins ; avec précaution infinie, elle coupe l'ongle du petit enfant, et, toujours souriante, contemple un instant cette première moisson, — l'infinitésimal croissant, diaphane comme l'opale.

Et la mère, qui squirit toujours, ne pense pas que cette première épave détachée du nouveau-né, — atome de vie tout à l'heure, — est le premier gage donné au sépulcre, à la hideuse décomposition finale...

— La Mort, l'implacable Mort, te guette...

NADAR.

LA PIERRE DES BAVARDES

Calomniez, calomniez, dit Basile, il en restera toujours quelque chose.

L'éditeur de ce célèbre précepte ne croyait pas, certes, si bien dire, et il ne prévoyait pas que la calomnie laisserait en certains lieux des restes palpables et visibles, même après des siècles.

A Mulhouse, entre autres, la calomnie a légué à la postérité une pierre, la pierre des mauvaises langues : cette pierre est encore visible aujourd'hui ; elle est suspendue au moyen d'une chaîne à l'une des fenêtres de l'hôtel de ville, qui est lui-même un reste remarquable des temps passés.

Les peines et les supplices au moyen âge affectaient souvent un caractère cruel et bizarre à la fois. Telles étaient les promenes à rebours sur un âne, le pilori tournant, le bonnet vert, la pierre des mauvaises langues, etc.

Cette dernière pénalité n'atteignait que les femmes qui étaient convaincues d'avoir diffamé d'autres personnes. C'était un véritable supplice, car la marche était parfois longue et la pierre à porter fort lourde. Celle qu'on voit à Mulhouse pèse au moins douze kilogrammes ; elle représente une tête de femme grossièrement sculptée, ouvrant de grands yeux et tirant la langue. La condamnée devait porter par la ville cette lourde charge, attachée à une chaîne autour du cou ; elle était escortée par les gens de justice,

qui sonnaient de la trompe. Il est inutile d'ajouter qu'ils étaient suivis de la foule qui insultait la patiente.

Parfois, la peine était plus sévère : la condamnée devait suivre la procession ; elle était revêtue d'une longue chemise et traversait ainsi toute la ville d'une extrémité à l'autre, et finissait par s'agenouiller à la porte de l'église où s'arrêtait la procession.

Si elle ne marchait pas assez rapidement, la femme qu'elle avait calomniée, et qui la suivait, avait le droit de la piquer avec une aiguille pour la faire avancer, droit dont plus d'une a sans doute usé pour se venger.

La pierre conservée à Mulhouse porte une inscription de quatre vers allemands, dont voici la traduction :

Je suis nommée la pierre des bavardes,
Fort bien connue des mauvaises langues.
Qui cherche les haines et les querelles
Me portera à travers la ville.

Les femmes du moyen âge — je ne parle que de celles-là, — ont dû avoir un grand penchant pour la médisance. Dans certaines villes, on avait deux pierres pour punir la calomnie ; d'ailleurs un règlement avait prévu le cas où deux calomniatrices devaient subir leur peine en même temps avec une seule pierre. L'une portait le collier lourd et infamant depuis la place publique jusqu'à l'une des portes de la ville ; l'autre portait, attaché au dos, un large écriteau indiquant le nom et le délit des deux bavardes ; au retour, la pierre et l'écriteau faisaient un chassé-croisé. On conserve à la mairie de Mulhouse un de ces placards ; il est en papier très-fort et couvert d'une écriture en caractères romains assez gros.

La peine de la pierre était en usage dans toute l'Allemagne, en Flandre, en Suède, en Norvège et dans le Danemark. Elle fut appliquée dès le XIII^e siècle. L'instrument du supplice s'appelait aussi la pierre d'infamie, du vice, le violon, le sifflet, etc.

Une légende touchante s'attache à la disparition de cette pierre dans plusieurs villes.

Une femme de Mulhouse avait été accusée par une autre de l'avoir calomniée ; elle allait être condamnée, lorsque sa fille, inspirée par un dévouement sublime, vint soutenir que c'était elle qui avait prononcé les paroles calomniatrices : elle dut subir la peine à la place de sa mère. La courageuse jeune fille ne recula pas devant cette honte : elle allait terminer la pénitence qu'aurait dû faire sa mère, quand, au détour d'une rue, elle aperçut son fiancé, qui revenait de voyage le jour même et beaucoup plus tôt qu'elle ne pensait. A sa vue, elle resta pétrifiée de honte et de saisissement.

La femme calomniée qui la suivait, en la voyant s'arrêter, la piqua, suivant son droit, pour la faire avancer, mais ce fut en vain. La pauvre fille chancela et tomba pour ne plus se relever. Quand la mère apprit ce malheur, elle s'accusa hautement d'avoir causé la mort de sa fille. Depuis ce jour, la peine de la pierre fut abolie.

Je dois dire que cette poétique légende ne s'appuie sur aucun document. Le savant archiviste de la ville de Mulhouse a établi irréfutablement que dans cette ville la peine de la pierre fut appliquée jusqu'en 1798, époque de sa réunion à la France. Il y a même encore des vieillards qui prétendent avoir vu et connu la dernière mauvaise langue qui encourut cette peine ; et à les entendre, ce n'était rien moins qu'une jeune fille enthousiaste et portée aux plus grands sacrifices.

Quoi qu'il en soit, la pierre des bavardes est un des restes les plus curieux des bizarreries fort souvent inexplicables de la législation et des mœurs d'autrefois.

Georges STENNE.

UN BON LIVRE

L'ouvrage que nous voulons recommander aujourd'hui à nos lectrices, d'une façon toute particulière, n'est ni un roman, ni un livre d'histoire ou de religion : c'est un simple *Manuel de cuisine* (1); mais quel manuel précieux ! Imaginez tout un recueil de recettes choisies, disposées en tableaux par ordre d'opérations, c'est-à-dire indiquant de la façon la plus claire les différentes phases de toute préparation culinaire : ingrédients divers avec leurs quantités proportionnelles, ordre d'emploi, degré de cuisson, etc. On voit tout de suite que ce manuel-là ne ressemble à aucun autre, et de fait il est de beaucoup supérieur comme méthode à tous les livres de cuisine passés et présents dont la cuisine s'est enrichie depuis feu Carême.

— Pour faire un civet, disent à l'envi toutes les *Cuisinières bourgeoises*, prenez un lièvre !... Mais si l'observation de cette condition première peut conduire à un excellent civet, elle peut très-bien être aussi le commencement d'un exécration ragoût. Le lièvre n'est rien sans la manière de s'en servir, et c'est ici que se fait sentir la nécessité de posséder un guide accessible à toutes les intelligences, que puissent consulter utilement et la servante novice, et la maîtresse de maison encore inexpérimentée, et la mère de famille obligée de tout faire par elle-même.

Le nouveau *Manuel* que nous avons signalé répond à cette nécessité. Voici comment l'auteur lui-même fait ressortir le but de son ouvrage :

« Ne rien changer aux recettes connues, mais les réunir et les simplifier, en les présentant sous une forme méthodique, avec les mots les plus courts et les plus clairs, pour en rendre l'usage pratique et facile au premier coup d'œil.

» Quel est, en effet, le but d'un recueil de recettes ? N'est-ce point qu'on puisse les mettre en pratique au moment même où l'on en consulte quelque une, en n'ayant qu'à suivre exactement ce qui doit y être indiqué dans l'ordre voulu pour une bonne réussite ? »

Tel est le but, en effet. Le mérite de notre auteur est de l'avoir compris et, le problème posé, d'en avoir trouvé la solution. Nous estimons que la publication de son excellent *Manuel* est un service rendu à toutes les personnes qui s'occupent de cuisine, et nous croyons nous-même en rendre un à nos lectrices en le signalant à leur attention.

R. H.

REVUE DES MAGASINS

Nous ne cesserons de conseiller aux femmes délicates d'adopter la *Ceinture Régente* ; c'est de tous les corsets celui qui leur convient le mieux, car c'est un corset hygiénique par excellence. Avec ce gentil modèle, point de maux d'estomac à craindre ; il a été créé par M^{mes} DE VERTUS sœurs dans le seul but de soutenir le corps sans aucune fatigue, tout en communiquant à la taille cette grâce et cette sveltesse réclamées par la mode.

Ainsi entrevue, la *Ceinture Régente* est unique dans son genre et le succès persistant qui l'accompagne et l'accueille en tout pays prouve une supériorité évidente, que personne du reste ne cherche à contester.

Les médecins, ennemis jurés du corset, en général, font une exception en faveur de la *Ceinture Régente*. Nous en connaissons un particulièrement qui ne veut pas d'autre corset pour les jeunes filles auxquelles il donne ses soins. M^{mes} de Vertus sœurs ont reçu de ce côté-là de nombreuses félicitations et de précieux encouragements. Un pareil concours est le plus bel éloge que l'on puisse adresser à cette maison.

Avons-nous besoin de rappeler à nos lectrices que toute demande de *Ceinture Régente* doit être adressée à M^{mes} de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

(1) Un volume de 570 pages, du prix de 4 francs, en vente à la *Librairie illustrée* de M. Georges Decaux, rue du Croissant, 16, Paris.

— En visitant ces jours passés les ateliers de M^{me} DALTROPHE-VORMUS (14, rue Vivienne), nous avons été frappée de la simplicité vraiment élégante et de bon ton des toilettes, robes et confections qu'elle nous a montrées. Toujours des polonaises et des tuniques, mais si longues et si amples que la jupe se voit à peine. D'autant plus que cette couturière a le bon goût de faire les costumes d'arrière-saison pour la campagne sans traine ; c'est fort bien vu. Il est inadmissible, en effet, qu'une femme d'ordre laisse aller un jupon, quelque simple qu'il soit, dans la poussière des chemins.

Voici donc comment M^{me} Daltrophe-Vormus comprend le costume de campagne, prenons au hasard : L'étoffe est en fantaisie de laine et soie marron, à rayures quadrillées de rouge, d'un charmant aspect. Le jupon, rasant le pied, est entouré d'un volant taillé en biais et d'un bouillon formant à eux deux 30 centimètres de hauteur. La polonaise est boutonnée en biais et la partie du devant, qui croise sur l'autre, est fort longue ; on s'en sert pour la draper et la venir fixer au bas du dos sous un macaron de passementerie et un gland. Cette polonaise est très-longue derrière, et les bords sont garnis d'un large biais de faille brune lisérée de rouge. Col et parements aux manches formés par des biais semblables.

L'ensemble de ce costume est ravissant de simplicité, de bon goût ; nous le recommandons vivement à nos lectrices.

— Les dépôts de l'excellente machine à coudre *Wheeler et Wilson* ne manquent pas en France, et Paris n'est pas la seule ville privilégiée sous ce rapport. Voici, au surplus, et pour l'édification de quelques-unes de nos lectrices qui nous l'ont demandé, le tableau détaillé des maisons de vente où l'on trouve les machines à coudre, véritables américaines de la compagnie *Wheeler et Wilson* : Bordeaux, 41, cours de l'Intendance (bien faire attention au numéro impair). — Toulouse, 70, rue de la Pomme. — Lyon, 91, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Marseille, 50, rue Saint-Ferréol. — Lille, 106, rue Nationale (angle du square Jussieu). — Troyes, 79, rue Notre-Dame. — Clermont-Ferrand, 10, rue de l'Écu (bien noter que le n° 10 est près de la place de *Jude*).

Rappelons également qu'à Paris il y a deux dépôts : 70, boulevard Sébastopol ; 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

M. Henri Seeling est l'agent principal de la Compagnie *Wheeler et Wilson* pour la France, et c'est à lui qu'il faut envoyer toutes les demandes à l'une des adresses indiquées ci-dessus pour Paris.

SPÉCIALITÉS

La *poudre Figaro* est le complément obligé de la *crème Simon*. C'est une poudre de riz très-fine, très-diaphane et tout à fait invisible. Cette poudre n'a aucune addition de bismuth. Elle est néanmoins très-adhérente, rafraîchit l'épiderme et fait disparaître les rougeurs et les éphélides.

C'est le grand succès de la *crème Simon* qui a décidé l'inventeur à compléter son œuvre en comprenant une poudre perfectionnée pour assurer la beauté du teint et combattre les mauvais effets du fard et des poudres de riz ordinaires.

La *poudre Figaro* se trouve, comme la *crème Simon*, chez l'inventeur M. SIMON, pharmacien, rue de Lyon, n° 83, à Lyon. Dépôt principal, rue Beaubien, n° 23, à Paris, et chez les parfumeurs de province et de l'étranger.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 4^e NUMÉRO D'AOUT 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} MARY D'AUBERVILLE. — Echos de la mode, par X. V.-P. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHAPUS. — Un dîner au château, par NYL. — Les Muses du théâtre, par L. SPORT. — Deux buveurs d'eau, nouvelle, par M. Eugène MULLER. — *Histoires buissonnières* (Petits remords, — l'Ongle d'enfant), par M. NADAR. — La pierre des bavardes, par M. Georges STENNE. — Un bon livre, par R. H.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1348, dessin de M. Jules DAVID : élégantes toilettes de voyage. — Figurine coloriée (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilette de cérémonie.

Dans le texte : P. n° 325, dessin de M. E. PRÉVAL : costume de jardin. — G. n° 660, dessin de M. E. PRÉVAL : costumes d'enfants. — G. n° 662, dessin de M. E. PRÉVAL : élégantes toilettes de voyage.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.